

**MAXIM
LEO**

**LE
HÉROS
DE
BERLIN**

ROMAN TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR OLIVIER MANNONI

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE D'UN ALLEMAND DE L'EST, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1144.

LÀ OÙ NOUS SOMMES CHEZ NOUS, Actes Sud, 2021.

“Lettres allemandes”

Titre original :

Der Held vom Bahnhof Friedrichstrasse

Éditeur original :

© Verlag Kiepenheuer & Witsch, Cologne, 2022

Tous droits réservés

Photographie de couverture : © David Lichtneker / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2023
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17977-9

MAXIM LEO

Le héros de Berlin

roman traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni

ACTES SUD

Une mouche atterrit sur le bras d'Hartung et l'arracha à ses pensées. Enfin, ses pensées... C'était plutôt une sorte de coma éveillé, dans lequel il tombait parfois quand il attendait assis derrière le comptoir. Enfin, attendre... Comme s'il s'attendait sérieusement à ce que quelque chose se produise encore ce jour-là dans sa boutique. La vérité, c'est qu'il ne s'attendait à rien du tout. Hartung pouvait passer des heures ainsi, sur son siège, enveloppé d'un sublime néant.

Beate, qui vivait dans l'immeuble d'en face et venait une fois par semaine louer un film d'amour romantique, lui avait récemment parlé de son atelier de méditation. S'il avait bien compris, il s'agissait de laisser ses pensées courir librement et de les suivre du regard comme on regarde passer un tramway. Les gens dépensaient manifestement beaucoup d'argent pour avoir ce sentiment du tramway. "Et la plupart n'y arrivent jamais, avait dit Beate, parce que c'est sacrément difficile."

Je devrais devenir gourou en méditation, songea Hartung. Laisser filer les pensées, ça, il savait faire. C'était même sans doute l'une des choses qu'il maîtrisait le mieux. Il n'avait cependant pas la moindre

idée de la manière dont il s’y prenait, ça se passait, tout simplement. Et pour être tout à fait honnête, à ce jour, ça ne lui avait valu que des problèmes.

La mouche avait des reflets bleu et vert, il sentait ses pattes sur sa peau. Hartung regarda l’horloge, il était 6 h 10, dehors il faisait déjà sombre. À l’intérieur de la boutique, deux vieux lampadaires plongeaient le petit espace dans une lumière tamisée. L’idée des lampes, c’est Beate qui l’avait eue, pour elle, un vidéo-club comme le sien devait ressembler au séjour d’un appartement : douillet et en bazar. Pour le bazar, on était servi. Quant au douillet, Hartung se permettait d’en douter. Son regard tomba sur le sol en linoléum ondulé et sur les étagères Ikea dont le placage se décollait.

“Voilà venue la partie agréable de la journée”, murmura Hartung avant de se diriger vers les rayonnages des films pour enfants. *Le Trésor du lac d’argent* ou *Le Gang Olsen sur la piste* ? Après un instant de réflexion, il choisit *Le Gendarme de Saint-Tropez*, glissa le DVD dans son ordinateur portable et ouvrit une bière.

Hartung aimait les films qui lui permettaient de voyager à travers le temps. Il se revit assis sur le canapé brun, son père à gauche, sa mère à droite, et devant lui le téléviseur en noir et blanc qui sentait la poussière brûlée quand on l’allumait. Hartung trouvait cela follement rassurant, qu’il y ait des choses qui aient déjà existé à l’époque et qui n’aient toujours pas disparu. Ces films étaient comme de la ficelle à paquets. Ils assuraient la cohésion de sa vie.

Winnetou, Egon Olsen et Louis de Funès étaient les sauveteurs qu’il appelait parfois à son secours. De bons amis qui arrivaient au moment où c’était nécessaire. Il n’avait pas la moindre idée de ce qui lui

cassait le plus le moral à ce moment précis, du temps d'automne immonde ou de Karin qui l'avait plaqué. Ou encore de cette lettre dans laquelle l'administration de l'immeuble l'informait qu'il avait jusqu'à la fin du mois pour payer les loyers en retard du vidéo-club. Et avec quoi voulaient-ils qu'il le paie, leur loyer à la noix ? Personne ne mettait plus les pieds dans la boutique, à part les voisins, Beate, la fille d'en face, et puis quelques autres types du quartier qui devaient estimer qu'utiliser encore une technologie culturelle aussi ancienne que le DVD était du dernier chic. Évidemment, Hartung était heureux d'avoir ces clients fidèles, mais il les trouvait quand même un peu étranges. Si le hasard n'avait pas voulu qu'il possède ce vidéo-club, il se serait payé depuis longtemps un abonnement Netflix.

C'était le genre de choses qu'il ne pouvait bien entendu pas dire à voix haute : officiellement, c'était en effet un grand amateur du cinéma indépendant. Jim Jarmusch, Fellini, Lars von Trier, Chabrol, Michael Haneke, toute cette sorte de choses. Cette idée-là aussi était de Beate : elle trouvait qu'il fallait offrir aux gens quelque chose de particulier. Hartung avait acheté la collection cinq ans plus tôt pour une bouchée de pain, lors de la liquidation d'un autre vidéo-club en faillite. Il avait bien tenté à plusieurs reprises de regarder l'un de ces films, mais il les trouvait poussifs et totalement déprimants. Il s'était donc contenté de lire les résumés qui figurent sur les boîtiers des DVD, il avait retenu un ou deux détails sur les réalisateurs et se trouvait ainsi en mesure de s'exclamer avec entrain devant un client qui s'intéressait aux *Étreintes brisées* d'Almodóvar : "Un choix remarquable ! Ce film est un admirable mélange de

mélodrame et de film noir. Un morceau de choix pour tous les amateurs de réminiscences cinématographiques.” Et disons-le, cela fonctionnait très bien, même si Hartung avait mis un bout de temps avant de pouvoir prononcer sans accident les mots “réminiscences cinématographiques”.

Oh bon sang, s’il avait su tout ça à l’époque, quand Markus lui avait proposé de reprendre le Moviestar... “C’est un coup en or”, avait dit Markus. Et, voyant qu’Hartung hésitait, Markus avait même franchement perdu son calme. “Si c’est à toi que je l’ai proposé, c’est parce que ça fait longtemps que tu travailles ici. Parce que comme ça, tu seras tranquille jusqu’à la retraite”, avait-il dit avant de lui demander de citer une raison, une seule, pour laquelle l’humanité cesserait un jour ou l’autre de regarder des films à la maison. Comme Hartung n’en trouvait lui non plus aucune, même après une longue réflexion, Markus s’était exclamé, triomphal : “Mon vieux, c’est une mine d’or, tu me seras reconnaissant toute ta vie !”

Puis Markus était parti au Portugal avec sa nouvelle compagne, après avoir fait signer à Hartung ce contrat qui prévoyait qu’il verserait pendant cinq ans la moitié des profits à Markus, en guise d’indemnisation pour les films et pour le fichier des clients réguliers.

Et les premières années ne furent pas si mauvaises ; le Moviestar n’était certes pas une mine d’or, mais il suffisait aux besoins d’Hartung. Jusqu’au jour où l’on proposa les premiers services de streaming et où Hartung comprit qu’il ne serait sans doute pas tranquille jusqu’à sa retraite. Qu’il allait au contraire devoir se fouler un peu. Et se fouler, ça n’avait encore jamais été vraiment son truc.

Hartung avait ainsi été victime du progrès technologique. Une fois de plus, il fallait bien le dire. Car la relation entre Hartung et le progrès avait été placée d'emblée sous une assez mauvaise étoile. Tout avait commencé en 1976. Hartung venait tout juste de conclure sur une mention "Satisfaisant" sa formation d'apprenti gardien de barrière et d'aiguillage à la Deutsche Reichsbahn, les chemins de fer allemands, et regardait l'avenir avec un optimisme sans ombre. C'est alors, quelques mois plus tard seulement, qu'on mit en place en RDA la nouvelle technique du poste d'aiguillage à relais, un système qui venait d'Union soviétique et constituait pour le réseau ferroviaire est-allemand une révolution qui rendait inutile à peu près tout ce qu'Hartung avait appris jusqu'alors sur les aiguillages et les barrières.

Il fut licencié de l'entreprise pour manque de discipline au travail (sommeil et consommation de bière pendant le service) et envoyé, pour faire ses preuves, à la mine de charbon de Bärwalde, en Lusace. Hartung y bénéficia d'une reconversion comme conducteur de pelle mécanique. Quelques années plus tard, le Mur tomba et la liberté débuta, ce qui signifia, pour beaucoup d'Allemands de l'Est, que désormais ils préféreraient se chauffer avec du gaz naturel propre qu'avec des briquettes de houille puantes, raison pour laquelle la mine de lignite dut fermer.

La carrière qu'avait ensuite effectuée Hartung comme chargé de clientèle indépendant auprès d'une entreprise d'antennes paraboliques de télévision à Berlin-Hellersdorf prit subitement fin quand la télévision par câble commença sa marche triomphale dans les nouveaux Länder allemands. La tentative suivante qu'il mena pour réussir enfin sa percée

professionnelle parut déjà plus prometteuse : avec l'aide d'un ancien camarade d'études, Mike Fischer, Hartung parvint à faire son trou dans le commerce des téléphones cellulaires. C'étaient des appareils de la taille d'une valise qu'utilisaient surtout, au début des années 1990, les gens venus d'Allemagne de l'Ouest pour aider à la reconstruction à l'Est, mais aussi la mafia russe. Hartung en vendit des camions entiers, il distribuait des cartes de visite sur lesquelles on pouvait lire les mots "Directeur adjoint" et il conduisait un coupé BMW bleu marine. Enfin, le destin se montre bienveillant à mon égard, se disait-il ; mais quelques années plus tard, les premiers téléphones portables arrivèrent sur le marché et détruisirent intégralement son modèle économique.

Voilà comment Hartung développa au fil de toutes ces années un rapport plutôt fataliste avec le progrès, ce qui explique pourquoi il commença par opposer un refus à Markus (dont il avait fait la connaissance à l'époque des téléphones cellulaires) lorsque celui-ci lui proposa, au cours de l'été 1997, de travailler avec lui au Moviestar. Hartung voulait éviter à tout prix d'être la victime d'une nouvelle révolution technologique. "Tu es certain que les cassettes vidéo VHS vont durer ?" demanda-t-il à Markus. Celui-ci ne comprit pas la question, mais il avait un besoin urgent de personnel et proposa à Hartung un poste à plein temps doté du salaire mensuel inconcevable de 2 000 deutschmarks.

Depuis, Hartung était assis derrière ce comptoir, dans cette boutique qui n'avait pratiquement pas changé. Si ce n'est que les DVD et les Blu-Ray n'avaient pas tardé à remplacer les VHS, ce qui n'était pas un problème, Markus ayant fait de si gras

bénéfices avec le Moviestar qu'il n'eut aucun mal à réussir sa conversion. D'une certaine manière, ce bond réussi dans l'ère de la vidéo numérique avait même un peu atténué le traumatisme technologique d'Hartung et avait fait grandir sa foi dans l'avenir – à tort, il le savait à présent.

Deux années plus tôt s'était produite une nouvelle transformation, qui tenait moins, cependant, à l'évolution technologique qu'à la situation financière d'Hartung. Celle-ci l'avait forcé à dégager l'arrière-salle (celle où étaient rangés les films d'horreur et les pornos) afin de faire de la place pour un lit, une penderie et une cabine de douche à rideau de plastique. Cela ne lui permit pas seulement d'épargner le loyer de son appartement, mais lui valut en outre, compte tenu de la réduction du trajet, au moins une demi-heure de sommeil supplémentaire chaque matin, un argument de poids aux yeux d'Hartung. L'un dans l'autre, cette solution ne présentait donc que des avantages, et il ne cessa de se demander par la suite pourquoi elle ne lui était pas venue bien plus tôt à l'esprit.

Hartung prit une gorgée de bière au goulot et tenta de se concentrer sur le film. Louis de Funès roulait justement sur la promenade de Saint-Tropez à bord de sa Citroën décapotable. Sa scène préférée n'allait pas tarder, celle où le gendarme Cruchot et ses collègues chassent les nudistes de la plage. Hartung se cala au fond de son fauteuil, la mouche s'envola de sa manche.

La porte du Moviestar s'ouvrit brutalement. Un homme qu'Hartung n'avait encore jamais vu entra dans la boutique. "Je m'appelle Landmann, je travaille pour le magazine d'informations *Fakt* et j'aimerais vous interviewer."

Hartung jeta un coup d'œil à son ordinateur portable, où le gendarme Cruchot se livrait à une splendide course-poursuite en compagnie d'une nonne qui exultait. "Je suis très occupé, de quoi s'agit-il ?

— Eh bien, comme vous le savez certainement, nous célébrerons dans six semaines le trentième anniversaire de la chute du Mur.

— Huum...

— Nous préparons justement une édition spéciale, et j'ai quelques questions à vous poser. Il s'agit de l'évasion de la gare Friedrichstrasse, le 12 juillet 1983. Le train de banlieue qui a disparu à l'Ouest. L'évasion de masse. Vous savez bien.

— Oui, et quoi ?

— Eh bien, j'ai consulté les dossiers de la Stasi. À l'époque, vous aviez été arrêté. On considérait que c'est vous qui aviez tiré les ficelles. Que vous aviez tout organisé."

Hartung appuya sur la touche pause, Louis de Funès se figea au milieu d'une éruption de colère. Le regard d'Hartung se fixa sur le journaliste qui se tenait devant lui, un large sourire aux lèvres.

— Tirer les ficelles ? Moi ?

— Vous étiez bien chef aiguilleur de la Reichsbahn à la gare Friedrichstrasse, non ?

— Chef aiguilleur adjoint.

— Oui, peu importe. On lit dans les dossiers...

— Vous vous intéressez au cinéma ?

— Évidemment, pourquoi donc ?

— Parce que vous vous trouvez dans un vidéo-club, pas dans un bureau d'information.

— J'aimerais quand même vous poser quelques questions.

— Et moi je suis en plein stress. Vous êtes déjà client chez nous ?

— Mais non, je voulais juste...

— Dans ce cas, commencez par remplir ce formulaire. L'adhésion coûte 80 euros.

— Pourquoi voulez-vous que je... 80 euros ??

— Pour que je puisse discuter avec vous pendant mon temps de travail. Vous pouvez aussi choisir l'adhésion premium, pour 120 euros. Ça me permettra de vous parler plus longtemps."

Le journaliste lança un regard énervé à Hartung, mais finit par remplir docilement le formulaire.

— On ne parle pas du tout de droit d'adhésion, là-dedans.

— Ça a été introduit récemment. Il faut bien que je contrôle l'afflux de ma clientèle."

Le journaliste regarda autour de lui dans la boutique vide et tenta de ravalier son agacement.

— OK. Et où est-ce que je signe ?"

Hartung, satisfait, récupéra le formulaire rempli et remit une quittance de 120 euros.

“Voilà, maintenant nous pouvons parler.

— On lit dans les dossiers que vous auriez travaillé pour une organisation de passeurs, mais on n’a rien pu prouver contre vous.

— Foutaises.

— Qu’est-ce qui s’est passé, à l’époque ? En prison, à Hohenschönhausen ?”

Ça se mit à travailler dans la tête d’Hartung, de vieilles images remontèrent à la surface. La table claire en Resopal, avec ses tranches usées. Les briques de verre installées à la place des fenêtres et qui floutaient le regard vers l’extérieur. Le visage large et pas antipathique de l’homme qui l’interrogeait. Hartung secoua la tête. “Ça remonte à une éternité.

— Racontez donc.

— Qu’est-ce que j’en sais, moi ? Ils m’ont embarqué, on m’a mis en taule, j’ai dû répondre à des questions idiotes, et au bout de quelques jours je me suis retrouvé dehors. Rien de sensationnel.

— On lit dans les dossiers que vous avez manipulé un aiguillage pour que le train transportant les cent vingt-sept citoyens de RDA parte vers l’Ouest.

— Eh bien, si c’est dans les dossiers...

— Monsieur Hartung, je suis un client premium, maintenant, vous l’avez déjà oublié ? Si on vous a arrêté, il y a tout de même forcément une raison.

— Aucune idée, il s’est passé je ne sais quoi avec ce foutu aiguillage.”

Hartung sentit l’odeur lui remonter d’un seul coup aux narines, ce mélange d’huile de moteur, de goudron, de poussière et de métal chauffé à blanc par le soleil. Il sentit de nouveau les rails trembler sous

les lourdes roues du train de banlieue. Il entendit le grognement du roulement, le couinement des freins, le brouhaha des voix dans la radio. Tout lui revint d'un seul coup comme s'il existait dans sa tête un espace réservé à ces souvenirs, une pièce où il n'était pas entré depuis longtemps. Les souvenirs procuraient une étrange sensation, on les aurait dits venus d'une autre vie, et dans le même temps aussi clairs et distincts que s'il s'était trouvé la veille encore dans le ballast de la gare Friedrichstrasse, vêtu de la tenue bleu marine de la Reichsbahn, la lampe de signal à la main.

“Ho ho, monsieur Hartung ! Que s'est-il passé avec l'aiguillage ?”

Hartung s'arracha à ses pensées et dévisagea le journaliste qui l'observait avec curiosité.

“Je ne sais plus. Ça me fait le même effet que si je vous demandais si la première fille que vous avez bécotée portait une robe rouge ou une robe bleue.

— Quelle comparaison à la noix !

— Je ne trouve pas, dit Hartung.

— Elle portait un pantalon.

— Un gentil bisou, ou avec la langue ?

— En quoi ça vous regarde ?

— Vous voyez, c'est la question que je me pose tout le temps, moi aussi.

— OK, monsieur Hartung, je crois comprendre de quoi il s'agit. J'aimerais bien devenir le premier client platine de votre vidéo-club. Je paie 400 euros si vous vous décidez enfin à me raconter votre histoire.

— 800.

— 600.

— OK.”

Hartung alla chercher une nouvelle bière au réfrigérateur et en posa une autre devant le journaliste. Il tenta de se souvenir : l'argent promis lui donna des ailes. Qui aurait cru qu'il toucherait un jour 600 euros, c'est-à-dire 1 200 deutschmarks, quasiment 6 000 marks de l'Est, juste pour raconter quelques vieilles histoires de la Reichsbahn ?

“Il y avait un boulon de sécurité, il fallait le desserrer manuellement avant de pouvoir actionner le réglage électrique de l'aiguillage. C'était celui de la voie 6, boîtier de signalisation 38.”

Hartung s'entendait parler, il était étonné de tout ce qu'il avait gardé en mémoire. Boîtier de signalisation 38, va te faire foutre ! Les images étaient de plus en plus nombreuses à lui tourner dans la tête. L'atelier, en bas dans le poste d'aiguillage. L'étau, les copeaux de métal. Combien de fois s'y était-il trouvé, dans cet atelier, assis sur le tabouret de bois, à côté du placard à outils. Hartung revit le téléphone avec son bouton vert et son bouton rouge. La valise radio à l'antenne cassée. Le poêle en fonte dans lequel ils brûlaient, l'hiver, les traverses vermoulues.

“Qu'est-ce qu'il avait de tellement important, cet aiguillage ?

— Il permettait de renvoyer à Berlin-Ouest les trains de banlieue qui avaient été réparés à l'Est.”

Le journaliste sortit de sa poche un bloc et un crayon et commença à prendre des notes.

“Je pensais que le réseau de banlieue de Berlin-Est était complètement coupé de celui de Berlin-Ouest.

— Il l'était, répondit Hartung. Mais il y avait cet aiguillage, à la gare Friedrichstrasse, là où arrivaient les trains de l'Est. Normalement, l'aiguillage était réglé pour que les trains entrent sur la voie de l'Est.

Si l'on actionnait l'aiguillage, le train empruntait la voie 2, la voie des trains longue distance, en direction de l'Ouest.

— C'est pour cette raison qu'il y avait cette sécurité sur l'aiguillage ?

— Oui, le boulon.

— Et que s'est-il passé précisément cette nuit du 12 juillet 1983 ?

— J'étais de service. J'ai commencé par roupiller un peu dans l'atelier. Ensuite, je ne sais pas trop quand, le poste a appelé pour demander qu'on ôte la sécurité de l'aiguillage 6. Ça n'arrivait vraiment pas tous les jours, et le plus souvent c'était annoncé à l'avance. J'étais donc déjà étonné, je suis sorti pour rejoindre la voie, j'ai tenté de desserrer le boulon, mais il tenait bon. Ensuite j'ai essayé avec la pince serre-tube, et le boulon s'est cassé en deux.

— Et ensuite ?

— Normalement, j'aurais dû le signaler tout de suite, mais il aurait fallu que je trouve aussitôt un nouveau boulon, ça n'aurait pas été très simple à 3 heures du matin. Je me suis dit que je réglerais ça tranquillement le lendemain, pour le moment on pouvait déplacer l'aiguillage et c'était tout de même le principal.

— Et c'est vous qui l'avez déplacé ?

— Non, c'étaient des aiguillages électriques, ils étaient pilotés depuis le poste. J'ai informé mes collègues que la sécurité avait été enlevée. Puis je suis revenu à l'atelier et je me suis de nouveau allongé.

— Mais vous étiez de service !

— Et alors ? répondit Hartung en riant. Le service de nuit, à la Reichsbahn, ça a toujours plus été la nuit que le service. Et personne ne vous réveillait

quand ça n'était pas utile. À 7 heures du matin, j'ai été relevé, je suis rentré à la maison, je me suis recouché et l'après-midi les gars de la Stasi étaient à ma porte."

Le journaliste allait et venait nerveusement dans la boutique.

"Ça veut dire que jusqu'à l'après-midi, vous n'avez absolument pas entendu parler de l'évasion de masse ?

— Comment vouliez-vous ? Je dormais ! Ce sont les gens de la Stasi qui m'ont raconté ça plus tard. Ils étaient tous très énervés, ça se comprend, quand un train de banlieue plein franchit en bringuebalant une frontière rigoureusement surveillée. Et puis ils m'ont dit que toute cette histoire était ma faute.

— Mais ça n'était pas le cas ? On lit dans les dossiers que le boulon de sécurité cassé s'était coincé dans l'aiguillage. C'est pour ça que l'aiguillage s'est bloqué, plus tard, quand on a voulu le ramener dans sa position initiale, ce que vos collègues du poste n'ont manifestement pas remarqué.

— Mais ils ne pouvaient pas le remarquer. Les collègues qui se trouvaient au poste appuyaient sur une touche, et c'était terminé. D'ailleurs ça avait toujours fonctionné.

— Sauf cette nuit-là, avec comme résultat ce premier train de banlieue régulier qui, entrant à 4 h 06 en provenance de la place Marx-Engels, a pu traverser et entrer à l'Ouest.

— Ben oui, ça a merdé.

— Vous n'avez rien de plus à dire ?

— Bien sûr que je n'ai pas tout à fait respecté les consignes cette nuit-là. Mais c'était une erreur stupide, un enchaînement de circonstances défavorables,

comme on dit. Rien de planifié là-dedans. Les gens de la Stasi ont d'ailleurs fini par le piger eux aussi, sans ça ils ne m'auraient pas relâché."

Hartung prit deux bières supplémentaires au réfrigérateur, parler autant, ça donnait soif. Il trinqua avec le journaliste. "À la Reichsbahn ! s'exclama Hartung, dont l'humeur ne cessait de s'éclaircir.

— Monsieur Hartung, dit le reporter en le regardant droit dans les yeux, je comprends qu'on ne livre pas un secret qu'on a si longuement gardé. J'ai lu dans les dossiers ce que la Stasi vous a fait. Et si vous vous êtes tu à l'époque malgré la torture, pourquoi parleriez-vous aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— La torture ?

— Il y a tout là-dedans, dit le reporter en tapotant une pile de papiers qui se trouvait devant lui. Je cite : "En dépit de deux mois de traitement spécial renforcé, l'accusé en reste obstinément à sa version, selon laquelle il n'a eu ni complice ni commanditaire." (Le journaliste inspira profondément.) Je sais ce que signifie "traitement spécial renforcé", dit-il avec un hochement de tête entendu. Inutile de me raconter des histoires, monsieur Hartung, j'ai un grand respect pour votre volonté de fer, pour votre courage.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire, dit Hartung.

— Dans la prison de la Stasi à Hohenschönhausen, ça voulait dire : privation systématique de sommeil, épuisement psychique, isolement, privation de nourriture. Le tout pendant deux mois, aucun être humain ne tient le coup. Mais vous, visiblement, vous avez tenu. À mes yeux, si je puis me permettre, vous êtes un héros."

Cette fois, Hartung en resta coi. Isolement ? Épuisement psychique ? C'est vrai, il avait été logé dans une cellule individuelle et n'avait, au cours de ces journées, rencontré personne d'autre que son chargé d'interrogatoire. Il se rappelait les pas qui résonnaient dans les longs couloirs, le claquement des lourdes portes de métal quand elles se refermaient. Et bien entendu, il avait eu la trouille, une trouille d'enfer. Il n'avait encore jamais mis les pieds dans une prison, il n'avait aucune idée de ce qu'ils lui voulaient. Et après la seconde nuit là-bas, il s'était dit qu'ils ne le laisseraient plus jamais ressortir.

Mais en tout cas, il avait eu suffisamment à manger. Et lui, de toute façon, il pouvait dormir n'importe où. Le policier qui l'interrogeait lui avait même offert des cigarettes, ils avaient beaucoup parlé de locomotives et de signalétique, ce type était un vrai fou des chemins de fer. C'était à peu près tout ce qu'il arrivait à se rappeler. À moins qu'il n'ait oublié quelque chose ? Hartung connaissait sa tendance à refouler les souvenirs désagréables, à les enjoliver, à donner après coup une sorte de *best of* de son existence. Mais oublier deux mois de torture, même lui n'y serait sans doute pas parvenu.

Pendant toutes ces années, il n'avait pratiquement jamais réfléchi au passé. En réalité, il ne l'avait fait qu'à l'occasion d'un anniversaire de la chute du Mur, quand on rappelait les évasions les plus spectaculaires. Quand la télévision diffusait ces images tellement surprenantes des gens qui, au cours de l'été 1983, étaient arrivés à l'Ouest à bord d'un train de banlieue. Étrangement, elles ne l'avaient jamais intéressé plus que ça. Elles lui paraissaient aussi irréelles qu'un conte des temps anciens.

Un jour, la radio avait lancé un appel : on cherchait des témoins directs de l'évasion en train de banlieue. Mais l'idée de se manifester ne serait pas venue à Hartung. Tout ça, c'était de l'histoire, ça ne représentait rien à ses yeux. Peut-être était-ce lié à la "césure brutale", comme n'arrêtait pas de dire l'homme qui l'avait interrogé. Hartung entendit de nouveau sa voix, tranquille, presque amicale, mais aussi menaçante. Le policier se tenait tout près de lui, Hartung sentait son haleine, il distinguait les poils dans ses narines, la verrue au-dessus de sa lèvre supérieure. "Maintenant, écoutez-moi très attentivement, monsieur Hartung, avait dit l'homme. À partir de cet instant, vous allez mener une nouvelle vie. Vous ne parlerez jamais de ce qui s'est passé cette nuit-là à la gare Friedrichstrasse. Vous ne direz jamais ce qui s'est produit ici, à Hohenschönhausen. Jamais ! À personne !"

Deux jours après sa levée d'écrou, une camionnette Barkas grise s'était arrêtée devant sa porte. Le chauffeur avait évacué avec lui les affaires qui se trouvaient dans l'appartement, puis ils étaient partis pour Bärwalde, ce village saxon sur la rive de la Spree, à quelques centaines de mètres seulement de la mine à ciel ouvert, son nouveau lieu de travail. Hartung ne savait plus ce qu'il avait ressenti à l'époque, ce qui s'était produit en lui. Il ne se rappelait plus qu'une chose : quelque chose de beaucoup plus important était arrivé ensuite. Quelque chose qu'il n'oublierait jamais et qui, encore aujourd'hui, recouvrait tout le reste de son éclat : il avait rencontré Tanja.

Il était immédiatement tombé fou amoureux, dès la première seconde où il l'avait vue dans le bureau du brigadier. Ce regard moqueur, ces longs cheveux

blonds. Elle avait dit : “Oh regarde-moi ça, un nouveau !” Et comme il n’avait trouvé aucune réponse du tac au tac, elle avait bruyamment éclaté de rire. Ah, ce rire ! “On dirait qu’on chatouille les sabots d’une chèvre”, disait le brigadier. Et Tanja s’en fichait. Parce que quand elle riait, elle riait, et puis c’était comme ça. Et quand elle jurait, elle jurait. Et quand elle aimait, elle aimait. Elle était intrépide et sincère, comme un enfant qui ne connaît pas encore le mal. Elle ne faisait aucun compromis, elle savait jouir sans réfléchir. À côté d’elle, Hartung avait souvent l’impression d’être un trouillard.

Trois mois plus tard, il s’était installé chez elle, un deux-pièces dans un immeuble neuf avec balcon et vide-ordures. Un an plus tard Natalie était née, la brigade avait offert une poussette et une machine à laver. Le week-end, ils mangeaient des œufs brouillés, se baignaient dans le lac artificiel, buvaient une gnôle de prune qu’ils distillaient eux-mêmes et écoutaient des chansons tragiques qu’avait écrites un conducteur d’excavatrice originaire d’Hoyerswerda. Combien de fois Hartung s’était-il réveillé en pleine nuit, allongé à côté de Tanja, à se demander à quel moment elle allait finir par remarquer qu’il ne la méritait pas ?

Le journaliste toussota. C’était un type vigoureux, le crâne chauve, avec des mains à forte pilosité qui reposaient devant lui sur le comptoir comme deux animaux morts.

“Prenez votre temps, monsieur Hartung, ça doit être difficile de se rappeler tout ça. On peut faire une pause, si vous voulez.

— Ça va aller. Mais il fallait que vous sachiez qu’il ne m’est rien arrivé d’épouvantable. Évidemment,

cette prison n'était pas un camp de vacances, mais on nous traitait bien. Et puis je n'y ai pas passé deux mois, mais quatre jours au maximum.

— Je sais, monsieur Hartung, dit le journaliste en hochant la tête. Ce sont les effets post-traumatiques. Ça arrive à beaucoup de victimes, on se protège contre ce qu'on a vécu en le niant.”

L'empathie ostentatoire du journaliste commençait à horripiler Hartung. Qu'est-ce qu'il racontait ? Et avec cette voix d'éducateur spécialisé, en plus, comme s'il s'adressait à un arriéré mental ? S'il n'y avait pas eu l'argent, il l'aurait fichu dehors depuis longtemps. Et maintenant plus rien ne semblait arrêter le discours du reporter, il disait qu'il avait lu la déclaration de confidentialité qu'Hartung avait dû signer à l'époque.

“Je sais qu'on vous a ressassé que vous ne deviez pas dire un mot sur votre détention. Mais maintenant vous êtes en liberté, en sécurité ! C'est fini, monsieur Hartung, la Stasi ne peut plus rien vous faire ! Vous avez le droit de parler !

— Bon, pour être franc, j'ai à peu près tout dit, maintenant. Vous avez l'argent sur vous ?

— Monsieur Hartung, vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais votre histoire est hors du commun. Votre courage a offert la liberté à cent vingt-sept personnes qui vivaient derrière un mur et des barbelés. Et personne n'en sait rien, c'est une affaire gigantesque ! Une story magnifique ! Le public allemand doit être au courant, votre biographie est un héritage historique !”

Hartung se demanda quand il avait entendu pour la dernière fois les termes “héritage historique”. Probablement en seconde, pendant les cours d'éducation à

la citoyenneté. L'héritage historique de Marx, Engels et Lénine. Dans cette discipline, en fin d'année, Hartung avait obtenu un zéro pointé. Pas parce qu'il avait remis en cause l'héritage historique de Marx, Engels ou Lénine. Non, parce qu'il avait glissé du poil à gratter dans le tee-shirt de sa voisine de banc, Nadine Sommer, après quoi celle-ci était sortie de la salle de classe en courant et en criant, ce que tout le monde avait trouvé très drôle. Tout le monde, sauf Mme Sommer, qui n'était pas seulement la mère de Nadine, mais aussi la professeure chargée de l'éducation à la citoyenneté. Elle inscrivit sur son bulletin de fin d'études une appréciation qui manqua lui coûter son poste d'apprenti à la Reichsbahn. "Michael a toujours de gros problèmes à s'intégrer au collectif de la classe, lisait-on sur son bulletin. Il est tout sauf un modèle pour ses condisciples." Que pourrait bien dire Mme Sommer si elle apprenait qu'à peine quarante-cinq ans plus tard, la vie de Michael Hartung avait été proclamée héritage historique ?

"Comprenez-moi bien, je ne peux écrire votre histoire que si vous me faites confiance.

— Si ça ne tient qu'à moi, rien, strictement rien ne vous oblige à écrire cette histoire. À moins que vous n'arriviez à trouver qui était vraiment derrière cette évasion, ça m'intéresserait moi aussi.

— Monsieur Hartung, pourquoi nous compliquez-vous autant la tâche ? (Le journaliste le toisa, l'air décontenancé et aussi un peu réprobateur. Puis ses traits se détendirent d'un seul coup.) C'est à cause de l'argent, c'est ça ? Vous avez parfaitement raison, un sujet pareil, surtout en exclu, ça vaut bien sûr beaucoup plus cher que ça. Il faudrait que je passe un petit coup de fil à la rédaction, mais je pense que des

honoraires d'informateur à hauteur de 2 000 euros devraient être envisageables.”

Hartung dressa l'oreille. 2 000 euros, c'était presque exactement ce qui lui manquait pour payer le loyer de la boutique. Mais dans ce cas-là, qu'est-ce qu'il allait pouvoir raconter à ce type ? Il ne pouvait pas se contenter d'imaginer une histoire en vitesse. Quelle raison aurait-il eue de faire passer un train de banlieue à l'Ouest ? Il n'aurait certainement pas aidé n'importe quels passeurs, des gens qui gagnaient leur vie sur le malheur des autres. Surtout que lui n'aurait même pas été dans le train. Bon Dieu, qui était assez frappé pour risquer sa peau avec une évasion à l'Ouest tout en restant lui-même à l'Est ?

Il ne put s'empêcher de penser à Caroline, la plus belle femme dont il ait jamais partagé la vie. En fait, ils ne l'avaient pas vraiment partagée. Elle avait apprécié qu'il lui fasse la cour, elle avait aimé le laisser dans le vague et lui donner parfois un peu d'elle-même avant de disparaître tout de suite après. À l'époque, il s'était dit : Voilà ce qui se passe quand on tombe amoureux d'une femme pareille, d'une femme avec une classe pareille. Lui avait bien aimé se promener avec elle dans la rue, sous le regard envieux des autres types.

C'était une danseuse classique. Elle ne marchait pas, elle volait. Sa peau était presque translucide, son corps si mince et si tendre qu'Hartung avait parfois peur que le vent l'emporte. Ils avaient fait connaissance au Prater, par une chaude nuit de septembre. Il l'avait invitée à danser sur un quelconque morceau de rock'n'roll. Hartung savait danser le rock, c'est sa sœur aînée qui le lui avait appris. Au Prater, il était déjà un peu éméché, il s'était dirigé vers

Caroline, s'était inclinée devant elle et l'avait tirée sur la piste de danse.

À l'époque, Caroline venait de terminer la fameuse école de ballet de Dresde et elle ne rêvait que d'une chose : danser à New York, dans une comédie musicale de Broadway. C'est la raison pour laquelle elle avait refusé l'offre du Staatsoper de Berlin, préférant déposer une demande de visa de sortie, alors qu'elle avait à peine dix-huit ans. La requête ayant été rejetée, et comme elle n'avait plus d'engagements ailleurs non plus, elle était allée s'installer à Berlin, où elle donnait des cours de danse privés et attendait que quelque chose se passe.

Hartung avait été embauché un an plus tôt à l'atelier de la gare Friedrichstrasse ; un jour, elle lui avait demandé comme ça, mi-figue, mi-raisin, s'il ne connaissait pas par hasard dans le réseau de banlieue un petit tunnel qui menait à l'Ouest. Il en avait même parlé à Ronny, un collègue expérimenté à qui il arrivait de conduire des trains à l'Ouest. Et Ronny avait dit : "Laisse tomber, Micha, ils te buteront." Et il avait laissé tomber, sur quoi Caroline l'avait battu froid et avait épousé un an plus tard un Berlinois de l'Ouest qui la conduisit enfin à New York.

Ça allait de soi, Caroline aurait fait un bon mobile du crime. Il n'avait plus jamais cessé de penser à elle, il avait régulièrement cherché son nom sur internet pour apprendre un beau jour qu'elle avait vraiment réussi à rejoindre Broadway, mais qu'elle était morte quelques années plus tard dans un accident de voiture.

Il vit le journaliste qui téléphonait dans la rue. Hartung marmonna : "Laisse tomber, Micha." Il se débrouillerait bien pour récolter l'argent du loyer.

Le journaliste rentra dans la boutique. “Bonne nouvelle, monsieur Hartung, la rédaction veut absolument ce sujet, aucun problème pour les 2 000 euros. Nous respectons aussi le fait que pour le moment, vous ne teniez pas à évoquer le contexte en détail. Mais il y a une chose que nous devons savoir : Avez-vous, cette nuit-là, aidé quelqu’un à s’évader ? Dites-moi juste oui ou non.”

Hartung pensa aux 2 000 euros, il pensa à Caroline.

Il répondit : “Oui.”

Alexander Landmann était assis dans la grande salle de conférences de la rédaction du magazine *Fakt*, au treizième étage de la maison d'édition hambourgeoise. On apercevait les ponts sur l'Elbe à travers les baies vitrées qui descendaient jusqu'au plancher, les grues des docks projetaient de longues ombres au soleil blafard d'octobre. Il était 9 h 52, à part Landmann personne n'était encore là. Son genou droit se balançait nerveusement, il repassa encore une fois dans son esprit l'histoire qu'il allait servir quelques instants plus tard au directeur du journal. Au fond, il n'avait pensé à rien d'autre pendant tout ce temps, depuis son retour de Berlin, deux jours plus tôt. Il avait même déjà écrit une première version. Titre provisoire : "Le héros de la gare Friedrichstrasse."

Landmann savait que le sujet était bon, on y trouvait tout ce qu'on pouvait souhaiter. D'abord la pertinence historique et politique qui donnerait au papier la hauteur nécessaire. Puis ce cadre fabuleux, la gare Friedrichstrasse, le point de jonction entre l'Est et l'Ouest, un lieu de séparation et de larmes, mais aussi d'espoirs et de rêves. Et puis ce Hartung, un gars du genre modeste et simple, un taiseux. Un homme du peuple qui de manière parfaitement désintéressée

avait mis toute son existence en jeu pour la liberté des autres. Et pour finir les dossiers de la Stasi, un regard sans filtre derrière les décors de ce système assassin. Les dossiers que lui, Landmann, avait enfin trouvés après d'interminables recherches. À en croire les propos de la chargée de dossiers au sein de l'instance chargée de gérer les documents de la Stasi, ces fiches-là n'avaient été inventoriées dans aucun index et on les avait trouvés plutôt par hasard lors d'une réorganisation des rayons. Comme la chargée de dossiers savait depuis combien de temps Landmann était déjà sur cette affaire, il avait été le premier à pouvoir les consulter.

Combien de commentaires narquois Landmann avait-il dû supporter de ses collègues quand il repartait en courant vers ses archives, sentant qu'il allait finir par y trouver ce qu'il cherchait ! "Alors Landmann, on est encore allé se promener au royaume obscur de la Stasi ?" lui demandaient-ils en souriant. Ses collègues, qui venaient presque tous de l'Ouest, trouvaient l'Est infiniment ennuyeux. Chaque fois qu'approchait l'un de ces anniversaires à chiffre rond de la chute du Mur, un bâillement parcourait la rédaction. Voilà revenu l'automne du changement de régime, les gens de l'Est et les Trabant qui roulaient vers la liberté. Ça ne s'arrêterait donc jamais ? Depuis trente ans, ils écrivaient toujours les mêmes papiers sur la Révolution pacifique, la conférence de presse de Schabowski, les bains nudistes d'Allemagne de l'Est, les militants oubliés des droits de l'homme et cette question : était-ce à cause des fringues hideuses et de la mauvaise musique que les gens de l'Est étaient devenus de tels racistes ? Tout le monde ici était d'accord : la RDA, on en avait fait le tour.

Et pourtant Landmann appréciait les histoires en provenance de cet Est encore étrange, toujours lointain. Beaucoup de collègues pensaient par conséquent qu'il en était lui-même originaire, ce qui était certes exact sur le principe, mais n'était pas vrai tout de même. Landmann était arrivé en Allemagne enfant, au début des années 1970, avec ses parents et ses frères et sœurs, en provenance du Kazakhstan. À l'époque on les appelait des *Spätaussiedler*, des "émigrés tardifs". Ou encore des Allemands de Russie, bien que le Kazakhstan n'ait jamais appartenu à la Russie. Mais vu du treizième étage d'une maison d'édition hambourgeoise, ce genre de choses relevait plutôt du détail.

Lorsque la famille de Landmann arriva en Allemagne, ils n'avaient presque rien. Ils vécurent quatre ans dans un camp d'accueil et ne purent s'offrir un appartement à eux que le jour où le père trouva une place dans l'usine de pneus et où la mère commença son travail à la laverie, et encore : ils vivaient à six dans un trois-pièces. Il avait été le seul à pouvoir aller au lycée et faire des études, il s'était hissé à la force du poignet. Où qu'il aille, il était toujours le premier de sa catégorie. On le remarquait parce qu'il parlait un peu différemment et pensait un peu autrement. Mais si on le remarquait, c'est sans doute surtout qu'il craignait de se faire remarquer.

On l'observait, on l'encourageait, on le félicitait. De l'extérieur, il était la preuve vivante qu'on pouvait s'intégrer totalement à ce pays. Il lui était parfois arrivé de voir lui-même les choses ainsi, mais le plus souvent, non. Il avait plutôt le sentiment de devoir se donner beaucoup de mal pour être tel qu'on attendait qu'il soit. Quand les autres étaient satisfaits,